

LES ILLUSIONS de Michel Troplume

Le pauvre Michel Troplume n'avait jamais été, sinon peut-être dans ses rêves, ce que l'on est convenu d'appeler un homme heureux. Il ne savait pas précisément ce que c'était que le malheur, car, pour cela, il faut avoir connu un autre état. Pour tomber, il est nécessaire d'être placé un peu plus haut que le sol. C'est une marche d'escalier. Michel Troplume, dans la vie, rampe.

Ses parents, petits, tout petits, n'avaient mis au collège par acquit de conscience, et le gamin s'y était élevé et instruit au petit bonheur. Il avait eu assez de ressort pour apprendre la vie, les brimades constantes de ses jeunes camarades la lui auraient appris. Mais il était faible, mou et sentimental. Il souffrait sans comprendre. Et personne ne se souciait jamais de deviner ce qu'il pouvait cacher en lui de délicat et de tendre.

Aussitôt achevées ses études, on le fit entrer dans un bureau. Sauf les leçons à apprendre, il n'entrevoit pas quel changement était apporté à sa vie sociale. Les professeurs, surveillants et professeurs s'appelaient maintenant directeur, chefs et sous chefs. Les devoirs portaient le nom plus compliqué d'expédition et de réactions. Les congés étaient plus rares, voilà tout, mais, par manière de compensation, il n'y avait plus d'examen. Quant aux camarades, ils avaient grandi, portaient des jaquettes noires, de la barbe et des chapeaux de forme, employaient le mot "vous" au lieu de "tu" et leurs farces étaient un peu plus difficiles à saisir et à démasquer, parce que combinées par des intelligences plus froides et plus mûres.

Pauvre Michel Troplume ! Avec ce sens profond des secrets de l'âme que seuls possèdent les gens qui veulent jouer de tous, ces camarades de bureau avaient deviné combien sa sensibilité devait être facile à blesser et ils inventèrent une farce atroce.

Il lui écrivirent des lettres d'amour... La première qu'il reçut contenait ces mots :

"Cher monsieur Troplume, Vous me trouverez bien indiscret sans doute ; mais quand le cœur parle, on ne peut pas l'arrêter, comme a dit Victor Hugo. Le mien a parlé. C'est en vous portant votre lingette, samedi, que la chose a commencé... Je n'ai d'abord rien osé vous dire, ne comprenant pas bien moi-même qui m'arrivait ; mais, à la longue, mon sentiment est devenu si fort, que je m'essayai plus d'y résister. Il faut que je vous voie. Aussi vrai que je suis une honnête fille et que c'est la première fois que je fais que j'ai l'audace d'écrire une pareille lettre à un monsieur (c'est la première fois aussi, faut bien le dire—que je ressens des bouleversements pareils) ; aussi vrai que je n'ai jamais fait, je vous attendrai demain soir, au coin de la rue de Belleville et de la rue Bolivar, un peu loin de notre quartier, mais c'est pour mieux dépister les soupçons.

"A vous pour toujours. Votre confuse

"Antoinette OURLILLE."

Je renonce à décrire l'émotion causée par cette lettre au brave employé. Il la cacha sur sa poitrine et la relut cinquante fois... Ainsi, il était aimé ! Malgré ses disgrâces physiques, son sort médiocre et misérable, il était aimé ! Que ce fût une blanchisseuse, qu'elle portât la passion soufflée ou elle veut et fait des héros et des déesses des moindres déshérités qu'elle touche. A vrai dire, il ne se rappela pas très bien la figure d'Antoinette ; mais, justement, cette particularité lui permit de l'imaginer aussi belle qu'une souveraine. Il entra donc chez lui, rue Vercingétorix, s'habilla de son mieux et se rendit à Belleville. Il resta planté au coin de la rue Bolivar, de neuf heures à minuit, et, bien entendu, ne vit personne, sinon deux apaches qui lui demandèrent son porte-monnaie. Il le leur offrit, non sans se faire insulter par ces messieurs, vexés d'une aussi petite somme. Mais, fort heureusement, ils s'en vont.

Dès le lendemain, Michel Troplume reçut un petit bleu de la fictive Antoinette, lequel bleu déplorait, en termes romantiques, la cruauté d'un père, ivrogne et soupçonneux qui, précipitamment, avait exigé qu'elle ne quittât pas la maison ce soir-là. Nouveau rendez-vous pour le lendemain, cette fois à la place Percier. Nouvelle nuit blanche. Cette plaisanterie si fine dura huit jours et le samedi, jour des faux-cols, aurait peut-être amené un éclaircissement à ce mystère si, par une bizarre fatalité, la véritable Antoinette Ourlille n'avait été, dans l'intervalle, mise à la porte par sa patronne et remplacée par une autre. Cette coïncidence, à laquelle ils ne s'attendaient point, ouvrit des horizons à la malignité

LE SERPENT

Non, jamais, entendis-tu, Sahib ! jamais ! Et tu sais, quand une de mon pays dit ce mot-là, il n'y a vraiment plus rien à espérer. L'Indien la regardait. C'était un tout jeune homme d'une beauté admirable. Un turban de mousseline blanche faisait ressortir le bronze clair de sa peau. Les lignes de son visage, découpées dans ce métal vivant, n'en paraissaient que plus pures. Ses prunelles, d'une lumineuse eau noire, entourées d'une sclérotique bleuâtre, s'ouvraient sur le mystère de son âme d'Orient, qu'on devinait farouche. Sahib, qui ressemblait au demi-dieu et aux princes du Ramayana, gagnait sa vie comme charmeur de serpents au "Circus" américain, en tournée à travers l'Europe.

La Montserrat, engagée, pour ses danses espagnoles, possédait cette grâce sauvage qui fait comparer les belles filles andalouses à des pouliches de sang, non dressées encore. Sa pâleur saine s'accusait aussi vigoureusement que la brune patine de l'autre, et le rouge de ses lèvres se confondait avec celui de la fleur de géranium qu'elle machait, lorsque sa cigarette, par hasard, était éteinte. Elle se tenait devant Sahib les poings aux hanches, penchant légèrement sur l'épaule gauche sa tête que ses cheveux, défaits par la danse, encadraient, pareils à des grappes de raisin noir. Elle sortait de scène. Les yeux à demi fermés, son regard glissant entre ses cils qui bouclaient, comme un rayon de soleil entre les lattes d'une jalousie, elle considérait Sahib avec un dédain peu dissimulé.

"Mon cher cousin, Je vous aime. On veut me marier à un homme qui me fait horreur. Si vous avez pitié de moi, venez et sauvez moi."

Le cousin, désabusé et blasé, eut un sourire sceptique, déchira le billet et dit :

"Ah ! non ! celle-là est trop forte. On m'a pris cent fois, c'est suffisant. Je ne marche plus." Et il ne marcha pas, en effet. Et sa pauvre cousine l'attendit huit jours, quinze jours, un mois, puis, se sentant abandonnée, pleura ses illusions détruites et subit le mariage imposé par sa famille. Michel Troplume eut une lueur de divination presque immédiatement éteinte et se replongea aussitôt dans les abîmes de la bureaucratie, du célibat et du scepticisme. Les blagues de ses collègues avaient tué sa jeunesse.

La réclame au Japon

Le Japon, qui emprunte tant de choses à l'Occident, n'a pas manqué de lui prendre le goût de la réclame. La publicité fleurit là bas comme en Amérique ; elle s'étale sur les murs, envahit les journaux, sollicite les passants, poursuit les promeneurs, se glisse jusque dans les maisons sous les formes les plus insidieuses. Mais il faut reconnaître que, dans cet art comme dans tous les autres, les Japonais conservent un peu de la poésie et de l'imagination qui donnent à tout ce qu'ils font un tour si personnel. "Les commerçants, dit la revue "Japan et Belgique," pour trapper l'esprit de leur clientèle, ont recours aux métaphores les plus variées et les plus imprévues. Ils obtiennent de la sorte des combinaisons aussi pittoresques qu'originales. C'est ainsi qu'un mercier nippon annonce sur un prospectus :

"Nos marchandises sont expédiées avec la rapidité d'un boulet." Voici maintenant un papeterier qui appelle à son aide l'histoire naturelle : "Notre merveilleux papier est solide comme la peau d'un éléphant." Puis c'est un épicer de Tokyo, qui emprunte de la psychologie des traits acérés et mordants, bien propres à impressionner le public ; il proclame : "Notre vinaigre, qualité extra, est plus aigre que le fiel de la plus diabolique belle-mère." Et quoi de plus alléchant que cet appel : "Entrez dans nos magasins. Vous serez accueillis d'une manière stupéfiante. Nos employés sont aimables comme un père qui cherche à marier ses filles sans dot. En outre, vous serez toujours reçus comme un rayon de soleil venant après une horrible journée de pluie."

Pompier tué dans un incendie

St-Louis, 2 juillet.—Le capitaine Michael T. Lyons a été tué et trois pompiers blessés, aujourd'hui, en combattant un incendie qui a particulièrement détruit les réservoirs et les entrepôts de la Waters-Pierce Oil Company à St-Louis. Les pertes matérielles dépassent 200,000 dollars. Lyons a été enseveli sous une muraille de briques.

UNE CONFESION.

Maitre Delnoix ? demanda l'homme avec embarras, en entrant, son large chapeau à la main, dans cette étude de notaire parisien. Les clefs le regardèrent avec une ironique surprise, en se demandant ce que venait faire là ce paysan endimanché, avec sa petite blouse noire, galonnée de coton blanc aux épaules, et son pantalon de fatine.

—Votre nom ? lui demanda-t-on. —Justin Soulières, de Saint-Rome-de-Dolan, canton de Massergros, Lozère... Le notaire n'a convoqué. Même que je suis venu tout exprès. Qu'est-ce qu'il peut bien me vouloir ? —Le principal, prévint, le fit assitôt entrer dans son cabinet, non sans lui témoigner quelques égards. —Un instant de patience, monsieur, lui dit-il. Me Delnoix vous attend... Il va être à vous. —Pourquoi est-ce qu'il m'a fait venir ? —Il aura l'avantage de vous l'apprendre lui-même. Quelques minutes plus tard, le notaire recevait le paysan qui, sur le seuil de la porte, s'essuyait les pieds, pensant ainsi montrer un raffinement de politesse. —Ah ! c'est vous, enfin, dit Me Delnoix. Sans reproche, nous avons eu du mal à vous trouver. —Je ne me cachais pas. —Je sais bien, mais il n'a pas été commode de mettre la main sur vous, monsieur Justin Soulières, avec le peu d'indications que j'avais, et il a fallu près d'un an de recherches... Voyons, allons au fait. Vous pensez bien que je ne vous ai pas fait venir de votre pays, après vous avoir adressé le prix d'un voyage, sans avoir des raisons sérieuses pour faire votre connaissance. —Je m'en doute, monsieur le notaire, mais vous devriez me dire tout de suite. —Je ne vous ferai pas languir. Mais procédons par ordre. Avez-vous gardé le souvenir d'un parent, Martin-Léonard Soulières ? —Martin-Léonard ? —Le paysan se gratta la tête, réfléchit, fit de visibles efforts pour se rappeler, lui dit :

—Mais c'est de l'histoire ancienne ! Qui, un cousin. Un bon à rien, un pas grand'chose. Il y a un mois vingt ans qu'il a disparu. On n'a jamais eu de ses nouvelles. Il était parti pour les Amériques. —Je ne vous encaisai donc pas une profonde douleur, reprit le notaire en souriant, en vous annonçant sa mort, qui remonte, d'ailleurs, à nombre d'années. Justin Soulières est un sursaut. —C'est il qu'il aurait fait fortune et que j'hériterais de lui ? —Non. —Alors, pourquoi me parlez-vous de Léonard ? —Une petite préface, mon cher monsieur, une petite préface nécessaire... Vous lui devez toutefois une bonne parole. —Ah ! fit le Lozérien, dont le visage coloré se couvrit d'une légère pâleur... je ne comprends pas. —Vous allez comprendre bientôt. Maintenez que vous venez lire une lettre de M. Etienne Ourlier, décédé l'an dernier, qui fut mon client et dont j'ai chargé d'exécuter les volontés suprêmes. Ce nom ne vous dit rien ? —Rien. —Il n'importe. Me Delnoix tira d'une enveloppe une feuille de papier, qu'il déploya. —Vous m'écoutez, monsieur ? —Bien sûr ! Et le notaire lut ceci :

"Je ne suis pas vieux, il semble que je réunisse toutes les conditions de bonheur, et je me meurs d'un anéantissement. Je demande, en expiation de mon crime, que cette lettre, qui est un aveu, soit lue aux héritiers de Martin-Léonard Soulières, qu'on la leur fasse lire. "Il y a vingt ans de cela. J'étais une sorte de courtisan brûlé, le cœur droit, pourtant, j'avais fait tous les métiers et partant, et sans en avoir mérité... Pourrais-je dire comment, après tant de traverses, j'avais échoué en Bolivie, dans un complet dénuement... Le hasard me fit rencontrer un compatriote, qui avait en aussi bien des aventures. Il était alors à nos mêmes gages que moi, il me vit en aide, et je parle d'ici qu'il me sauva. Il était ordinaire et de belle humeur, et il me rendit le courage en un moment où j'étais à bout de résignation... Léonard Soulières, un peu plus tard, découvrit une ancienne mine d'argent, qu'on avait commencé à exploiter de temps des Espagnols. "Voilà, me dit-il, ce que deux gaillards résolus ou pourraient tenter." Et il m'associa à l'entreprise. "Dans des gorges creusées par des torrents à demi desséchés, on se mit à l'œuvre. Des Indiens Quit-chos nous assistaient. On retrouva un puits et une galerie ouverte. Nous travaillions avec des moyens de fortune, lentement, sans machines modernes, pour que le bruit de la découverte ne se répandît point. On descendait au fond de la mine par un puits, qu'on actionnait à l'aide d'un treuil primitif. "Un jour, Soulières et moi, nous étions descendus pour faire sauter de la roche, afin d'élargir la galerie. L'examen des dispositions les plus efficaces à prendre demanda beaucoup de temps. Une grosse charge de poudre fut placée, puis nous installâmes la mèche que nous devions allumer en remontant. "Où me la fit ? dit Soulières. J'allumai la mèche. "La roche à grimper lâcha, alors !

"Nous jetâmes le coup de sifflet qui était le signal. Un instant après, nous étions tous les deux dans la banne. Mais, à notre grande surprise, elle tomba dans leurs ébats. C'est ainsi que Carlotto la éprouva, le méchant. Et c'est même depuis qu'il la vue, par trahison, qu'il est devenu son fiancé, son "novio". Pauvre Carlotto ! Comme il doit être triste tout seul, là bas ! Quand le reverra-t-elle ? Et dire qu'il la croit ouverte dans quelque fabrique, de l'autre côté des monts ! Que penserait-il s'il apprenait qu'elle gagne sa vie à danser et à sourire ? Oui, pauvre Carlotto ! Un homme vient d'entrer dans la voiture, avec précaution. Au pied du lit il a déposé une large caisse plate, puis il est sorti, sur la pointe des pieds. La Montserrat n'a rien entendu ; son sommeil continue, sous la clarté lunaire aventureuse dans la roulotte. Son souffle régulier soulève le drap sur sa poitrine, et son haleine va se perdre dans les cheveux défaits qui lui retombent sur la figure. Une mèche bouge légèrement, comme sous une carresse de brise. C'est étrange : sans qu'une main l'ait effleuré, puisqu'il n'y a personne ici, le couvercle de la caisse plate a remué. On dirait qu'elle va s'ouvrir toute seule. La Montserrat rêve toujours. Mais quel singulier rêve à présent ! L'est devenu un cauchemar ! L'eau fraîche du torrent est maintenant glaciale, comme s'il avait gelé tout à coup : elle s'est solidifiée en même temps qu'elle se refroidissait. La Montserrat sent les jambes prises dans une espèce d'étau ; qu'elle ait bougé de place, l'eau, qui ne lui allait qu'aux genoux, a monté brusquement : elle éprouve maintenant sur le ventre, sur la poitrine, la même sensation bizarre, intolérable, de froid et de constriction. Elle est à la fois gelée et étouffée. Elle ne peut crier : l'angoisse de l'effort suprême qu'elle fait pour appeler au secours la réveille. Et elle aperçoit tout près d'elle une énorme tête triangulaire, deux yeux épouvantables : le python la regarde, enroulé autour de son corps qu'il glace et qu'il brise. Elle étouffe, jambes et bras liés, et les yeux terrifiants luiissent devant elle, contre son visage, la gueule s'ouvre et siffle, la langue dardée. La caisse couverte est vide, maintenant. "L'éternité de l'enfer tient dans cette minute. Tandis que l'Espagnole râle, la porte s'ouvre, Sahib se montre sur le seuil ; sa face de bronze, son turban de mousseline blanche apparaissent sous la lumière vaporeuse de la lune. Il se tient debout, les bras croisés, un pistolet à sa ceinture, théâtral, comme lorsqu'il fait travailler les pythons sur la scène. A demi morte, la Montserrat gémit. "Tue-moi." Il secoue la tête... L'étreinte du python redouble. Les os craquent, la chair cède, la forme se perd... Enfin, la Montserrat est morte. Alors le monstre dénoue ses anneaux, recule lentement. Sa langue immonde sort tout entière de sa gueule hideusement fendue. L'Indien sait ce qui va se passer maintenant : l'ignoble après l'horrible. Le python va couvrir de sa bave le cadavre avant de l'engloutir. Ce dernier attentat, Sahib ne le permettra pas. Il tire son pistolet de sa ceinture : il vise. Un coup de feu retentit. Près de la morte, le monstre agonise, les reins brisés. Malgré le vacarme des cuivres, on a entendu la détonation. Dompteurs, palhasses, clowns, écuyères, le flot bariolé des salimbanques accourt et s'arrête, figé d'horreur, sur la porte. La victime souillée, défigurée, gît sur les couvertures ; auprès d'elle sont les deux meurtriers, le serpent et l'homme.

Les surprises de la Poste.

Un curieux incident s'est produit, il y a quelques jours, au bureau de poste de Havre. Une lettre y était reçue, venant d'Irlande, et portant cette adresse : "A ma mère, Le Havre, France". Tout d'abord, on décida de la jeter au rebut. Mais le jour même de son arrivée, une femme se présentait aux guichets de la distribution générale demandant si l'on n'avait pas reçu pour elle une lettre de "son fils". La coïncidence attira l'attention des employés. Des recherches établirent que la fille vivait dans la ville dont le nom se trouvait sur le timbre oblitéré par la poste irlandaise. Après maintes questions, la lettre fut remise à la brave femme avec l'injonction de l'ouvrir immédiatement. Elle venait bien de son fils, qui l'avait envoyée au Havre pour elle. La mode. —De mon temps, les femmes d'un certain âge avaient des costumes spéciaux, mais maintenant elles s'habillent comme les jeunes femmes... —Que voulez-vous, on ne court plus l'après-trentaine !

LE PROFESSEUR CÉPHALO

Or, quand Mouillart fut trépassé, il n'est pas encore fixé — dans le pays des ombres. Et là il attendit comme les ombres son jour de sortie. Car vous n'ignorez pas que si les esprits ne répondent pas toujours aux médiums et aux spirites, c'est qu'ils ne sont pas toujours libres de sortir de leur prison. L'égalité la plus parfaite régnait là-bas, et Napoléon ne sort qu'à son tour, comme le dernier des parias. Enfin le jour de sortie arriva ; son ombre s'élança sur la terre, mais au lieu de l'enfermer bêtement dans un guéridon pour amuser des gens assis en rond, elle courut au musée anthropologique, avide de revoir ce crâne magnifique qui avait eu l'honneur d'emprisonner des circonvolutions cérébrales exceptionnelles, de revoir ces parois osseuses qui témoignaient éternellement de son incomparable génie !

Fiévreusement l'ombre de l'explorateur se glissa le long des vitrines, parcourant les étagères de ses ombres d'yeux... Enfin elle aperçut à une place d'honneur, bien reconnaissable à ses dimensions et à ses bosses familiaires, son gros crâne ! Il se précipita, et sur l'étiquette lut ceci :

"Exemple frappant et rare d'atrophie et de dégénérescence cérébrales dans une enveloppe osseuse hypertrophiée. Crâne ayant appartenu à Honoré Adolphe Mouillart, dit le professeur Céphalo, crétin adulte."

Or, dans dire que pour Honoré Mouillart son propre crâne était le type du crâne parfait, boite à génie, dont chaque bosse correspondait au développement maximum d'une qualité ou d'un talent. Or, à force de se croire du génie, à force de considérer son crâne comme le point de comparaison des intelligences humaines, Honoré Mouillart finit par être atteint d'une sorte de folie des grandeurs scientifiques. Il se crut un grand savant, un inventeur, un physiologiste, un Gall, un Broca, un Paul Bert. Il lâcha la boutique de coiffeur qui avait été son laboratoire et sa clinique, et ayant découvert dans un dictionnaire que "tête" se disait en grec "képhalé", il se baptisa "professeur Céphalo", loua un appartement et annonça dans les journaux qu'il donnait des "consultations céphaliques". Il n'en fallait pas plus pour frapper l'imagination de la foule qui se rua chez lui. Grâce à la magie du bluff et à la bêtise universelle, le professeur Céphalo devint une personnalité très connue, une manière de savant phrénologue hors cadre, dont l'a-plomb formidable en imposa aux ignorants et aux timides. Cela dura douze ans. Après quoi la tête d'Honoré Mouillart, son unique préoccupation en ce monde et sa seule affection, lui mourut un tour définitif : il mourut d'une méningite, sur la gravité de laquelle il serait puéril d'insister. Et quand on ouvrit le testament du professeur Céphalo, on apprit que le célèbre phrénologue légua son crâne à la science "pour qu'il représente, disait le texte, dans un musée anthropologique, la perfection céphalique osseuse et l'enveloppe-type de tout cerveau génial."

LE PROFESSEUR CÉPHALO A sa naissance il s'appelait seulement Mouillart, étant fils légitime de Ferdinand Mouillart, coiffeur, et d'Ernestine Mouillart née Laroche, son épouse. Sa marraine tint à lui donner le prénom d'Honoré parce qu'elle s'appelait Honorine, assemblage de syllabes dont l'euphonie lui plaisait, et son parrain voulut à toute force qu'il s'appelât Adolphe parce qu'il s'appelait lui-même Gustave, nom qu'il avait en horreur. L'entrée de ce monde de Honoré Adolphe Mouillart fut saluée par les cris d'admiration des voisins accourus : de mémoire de commerce, on n'avait vu un nouveau-né avec une tête aussi grosse ! La viciege déclara que c'était un petit Victor Hugo ou un Ponson du Terrail qui venait de naître, et que l'on mettrait plus tard une plaque sur la maison. M. Mouillart affirma d'un air entendu que son rejeton ferait des chiffres. Quant au médecin, il se contenta de penser que le petit Mouillart était atteint d'hydrocéphalie incurable. Il convient de dire dès à présent qu'aucun de ces trois diagnostics ne se trouva juste. A trente-cinq ans, Honoré Adolphe Mouillart n'avait pas encore écrit deux vers ni une ligne de feuille-

LES ILLUSIONS de Michel Troplume

des camarades de bureau du pauvre Troplume. Ils lui écrivirent chaque semaine une lettre d'amour. Il en venait de tous les points de Paris, et de toutes les classes de la société : des comptables, des dactylographes, des charcutiers, des femmes de magistrats, et même une duchesse, lui envoyèrent les déclarations les plus enflammées, lui assignèrent les rendez-vous les plus compliqués, les plus saugrenus. Il allait à tous ces rendez-vous. Les excuses données par toutes ces dames pour les avoir manqués étaient si ingénieuses que Michel mit très longtemps à s'apercevoir qu'il était dupé. La lettre de la duchesse le mit sur ses gardes. C'était même une maladresse de la part de celui qui avait écrit ce "ça, car Michel Troplume, se sentant mystifié, se mit à avoir les plus terribles doutes sur ses anciennes bonnes fortunes et, tombant dans un noir désespoir, il resta désormais insensible aux plus brûlantes sollicitations de ses amoureuses.

Le malheur c'est que, dans la réalité de la vie, Michel avait suscité dans le cœur d'une femme vivante, un véritable amour. C'était sa cousine, une petite créature timide et douce, qu'il voyait de temps à autre, le dimanche, chez son oncle, et à laquelle il ne prêtait qu'une attention distraite. Peut-être, l'eût-il remarquée, si ces malencontreuses lettres d'amour et les rendez-vous ahurissants qui lui prenaient tout son temps et toutes ses pensées ne l'avaient pas rendu aveugle à ce qui se passait autour de lui. Il considérait Micheline comme une camarade sans importance. Aussi, le jour où la malheureuse enfant, terrifiée de l'imminence d'un mariage auquel voulait l'obliger sa famille, écrivit à son cousin Michel cette lettre urgente et désespérée :

"Mon cher cousin, Je vous aime. On veut me marier à un homme qui me fait horreur. Si vous avez pitié de moi, venez et sauvez moi."

Le cousin, désabusé et blasé, eut un sourire sceptique, déchira le billet et dit :

"Ah ! non ! celle-là est trop forte. On m'a pris cent fois, c'est suffisant. Je ne marche plus." Et il ne marcha pas, en effet. Et sa pauvre cousine l'attendit huit jours, quinze jours, un mois, puis, se sentant abandonnée, pleura ses illusions détruites et subit le mariage imposé par sa famille. Michel Troplume eut une lueur de divination presque immédiatement éteinte et se replongea aussitôt dans les abîmes de la bureaucratie, du célibat et du scepticisme. Les blagues de ses collègues avaient tué sa jeunesse.

La réclame au Japon

Le Japon, qui emprunte tant de choses à l'Occident, n'a pas manqué de lui prendre le goût de la réclame. La publicité fleurit là bas comme en Amérique ; elle s'étale sur les murs, envahit les journaux, sollicite les passants, poursuit les promeneurs, se glisse jusque dans les maisons sous les formes les plus insidieuses. Mais il faut reconnaître que, dans cet art comme dans tous les autres, les Japonais conservent un peu de la poésie et de l'imagination qui donnent à tout ce qu'ils font un tour si personnel. "Les commerçants, dit la revue "Japan et Belgique," pour trapper l'esprit de leur clientèle, ont recours aux métaphores les plus variées et les plus imprévues. Ils obtiennent de la sorte des combinaisons aussi pittoresques qu'originales. C'est ainsi qu'un mercier nippon annonce sur un prospectus :

"Nos marchandises sont expédiées avec la rapidité d'un boulet." Voici maintenant un papeterier qui appelle à son aide l'histoire naturelle : "Notre merveilleux papier est solide comme la peau d'un éléphant." Puis c'est un épicer de Tokyo, qui emprunte de la psychologie des traits acérés et mordants, bien propres à impressionner le public ; il proclame : "Notre vinaigre, qualité extra, est plus aigre que le fiel de la plus diabolique belle-mère." Et quoi de plus alléchant que cet appel : "Entrez dans nos magasins. Vous serez accueillis d'une manière stupéfiante. Nos employés sont aimables comme un père qui cherche à marier ses filles sans dot. En outre, vous serez toujours reçus comme un rayon de soleil venant après une horrible journée de pluie."

Pompier tué dans un incendie

St-Louis, 2 juillet.—Le capitaine Michael T. Lyons a été tué et trois pompiers blessés, aujourd'hui, en combattant un incendie qui a particulièrement détruit les réservoirs et les entrepôts de la Waters-Pierce Oil Company à St-Louis. Les pertes matérielles dépassent 200,000 dollars. Lyons a été enseveli sous une muraille de briques.